

Alex-Louise Tessonneau

Dupré et la littérature jaune en Haïti sous Henri Christophe

De Gustave d'Alaux, nous ne savons pas grand-chose. Selon Hoffmann (1995 : 259), D'Alaux serait le pseudonyme de Maxime Raybaud. La seule réalité, ce sont les chroniques présentes dans *La Revue des Deux Mondes*¹ de 1850 à 1852. Dans l'une de ses chroniques, Gustave d'Alaux fait un certain nombre de commentaires à propos de la littérature haïtienne qu'il divise en trois parties: «la littérature jaune»,² «la littérature nègre»³ et «l'histoire». Ces commentaires, qu'il

1 *La Revue des Deux Mondes: recueil de la Politique, de l'Administration et des Mœurs* voit le jour le 1er juillet 1829. Dans la présentation, on peut lire: «Beaucoup de voyages sont entrepris pour décrire les sites d'une contrée. Tout ce qui est poétique, tout ce qui prête aux brillantes descriptions, tout ce qui offre le sujet de réflexions malignes, y est traité avec un soin, avec une attention particulière; mais pour ce qui concerne le mode de l'administration locale, l'organisation civile et politique du pays, ses ressources financières, industrielles ou agricoles, on n'en parle presque jamais que d'une manière incomplète. Ce sont des questions qui ne peuvent être abordées qu'autant qu'on s'est livré à des études profondes et spéciales. [...] Un recueil de cette espèce manquait [...] tous les hommes qui s'engagent à coopérer à sa rédaction ont vu les pays étrangers; ils les ont longtemps habités; quelques-uns même y ont exercé d'importantes fonctions, et ils doivent à leurs expérience des affaires d'avoir pu observer de haut et sans passions. [...] Ainsi la *Revue des deux Mondes* aura tout le mérite d'une nouveauté historique. [...] Nous y admettrons des observations piquantes et neuves relatives aux *mœurs*, aux croyances religieuses et au caractère des nations étrangères. Souvent les habitudes d'un peuple nous donneront la raison de ses lois. La revue contiendra, à cet égard, un grand nombre de renseignements curieux et pour la plupart *inédits*; mais cette partie, quoique importante, devra toujours laisser une place étendue aux documents de la POLITIQUE, de la DIPLOMATIE et de l'ADMINISTRATION» (1829, 1 : 1-3). Cette politique d'édition sera confirmée dans le 2^e volume, en 1829, par un «Avis. A partir de ce *Numéro*, nous mettrons sous les yeux de nos lecteurs les pièces officielles des divers états du globe, les plus importantes et les plus capables d'exciter l'intérêt *général*» (1829, 2 : 1).

2 D'Alaux parle aussi de «la politique noire et la politique jaune» et de «l'antagonisme qui divise la caste sang-mêlée ou jaune et la caste noire» (1850 : 775). De fait, ce terme de «jaune» est propre à l'époque. Dans son étude *Littérature et colonialisme*, Martine Astier Loutfi signale en note que «dans toute la littérature de cette période, l'appellation "Algérien" signifie Européen vivant en Algérie, tout

situé sur un fond d'actualités locales des premiers temps de la République d'Haïti, sont accompagnés de quelques extraits d'œuvres. De fait, il parle surtout de Dupré, selon D'Alaux le tout premier poète, auteur dramatique, acteur, qui aurait vécu sous Henri Christophe, et dont le souvenir serait parvenu jusqu'à lui.

La méthodologie que j'utiliserai ici repose sur une recherche de ce que Lévi-Strauss appelle la «synchronicité» et Lucien Goldman la «sociocritique», car il me semble que le moment historique, le contexte socioculturel de l'époque, ainsi que le modèle culturel dont s'inspire l'auteur sont importants pour l'analyse de ces extraits qu'il s'agit d'éclairer au moyen des représentations symboliques qui les justifient. Ceci me semble d'autant plus important que, compte tenu des travaux actuels des historiens sur les abolitions de l'esclavage, ces documents semblent vraiment un produit social historique, qui nécessite non seulement un travail sur le texte mais aussi sur ceux qui l'entourent ainsi que sur l'idéologie sous-jacente: en quelque sorte, un déchiffrement des non-dits. Autrement dit, il s'agit d'aborder ces textes à la manière de Genette,⁴ sous l'angle de la «transculturalité» ou de

comme "Indochinois" ou "Africain" se réfèrent aux Blancs colonisateurs. Le colonisé est "l'Arabe", "le jaune", "le nègre"» (Astier Loutfi 1971 : 79).

- 3 D'Alaux dit, à propos de cette littérature: «cette littérature à l'état rudimentaire ou latent est essentiellement nègre, tandis que l'autre, celle qui s'imprime, a pour foyer la classe de couleur. La première emprunte ses expressions au patois créole et à la mimique africaine, l'autre les demande presque exclusivement au français» (D'Alaux 1852a : 764).

- 4 Genette: «[...] il est de fait que *pour l'instant* le texte (ne) m'intéresse (que) par sa *transcendance textuelle*, savoir tout ce qui le met en relation, manifeste ou secrète, avec d'autres textes. J'appelle cela la *transtextualité*, et j'y englobe l'*intertextualité* au sens strict (et "classique", depuis Julia Kristeva), c'est-à-dire la présence littérale (plus ou moins littérale, intégrale ou non) d'un texte dans un autre: la citation, c'est-à-dire la convocation explicite d'un texte à la fois présenté et distancé par des guillemets, est l'exemple le plus évident de ce type de fonctions, qui en comporte bien d'autres. J'y mets aussi le terme, qui s'impose (sur le modèle *langage/métalangage*), de *métatextualité*, la relation transtextuelle qui unit un commentaire au texte qu'il commente: tous les critiques littéraires, depuis des siècles, produisent du métatexte sans le savoir. [...] j'y mets encore d'autres sortes de relations – pour l'essentiel, je pense, d'imitation et de transformation, dont le pastiche et la parodie peuvent donner une idée, ou plutôt deux idées, fort différentes quoique trop souvent confondues, ou inexactement distinguées – que je baptiserai faute de mieux *paratextualité* (mais c'est aussi pour moi la transtextualité par excellence) [...] J'y mets enfin (sauf omission) cette relation d'inclusion qui unit chaque texte aux divers types de discours auxquels il ressortit. Ici vien-

l'«architextualité», en les réintégrant dans le contexte idéologique de l'époque, puis d'en venir à ce qui fonde et continue de fonder l'originalité des écrivains haïtiens, encore de nos jours.

1. Contexte politique et idéologique en France autour des abolitions de l'esclavage

Lorsque D'Alaux écrit ses chroniques, la France est en plein bouleversement. L'abolition définitive de l'esclavage vient d'être votée, mais les débats concernant les décrets de l'instauration de la liberté dans les îles et surtout leurs applications continuent à déchaîner les passions aussi bien dans les îles qu'en France. De fait, pour bien comprendre ce qui se passe il faut remonter au tout premier décret d'abolition sous la Convention, et au fait que la Société des Amis des Noirs, qui date de février 1788, n'a cessé de se battre après la restauration de l'esclavage par Napoléon. Dès la première abolition de l'an II, les abolitionnistes se heurtent aux esclavagistes qui dénoncent ce qui se passe à Haïti. L'Abbé Grégoire, qui lutte ouvertement pour l'égalité civile et politique pour les hommes de couleur depuis 1789,⁵ note dans le premier codicille de son testament en 1825 qu'il alloue une certaine somme d'argent pour l'organisation d'un concours, «dont les sujets devaient mener à une réflexion sur le despotisme, la servilité, les libertés, l'égalité» (Girollet 2001 : 9).

nent les genres, et leurs déterminations déjà entrevues: thématiques, modales, formelles, et autres (?). Appelons cela, comme il va de soi, l'*architexte*, et *architextualité*, ou simplement *architexture*... [...] Appelons donc *architextualité* la relation du texte à son architexte» (Genette 1979 : 87-88).

5 Anne Girollet (2001 : 7) signale dans une note de bas de page: «Dès 1789, Grégoire multiplie les publications: *Mémoire en faveur des gens de couleur, ou sang-mêlés de Saint-Domingue et des autres îles françaises de l'Amérique*, par M. Grégoire, adressé à l'Assemblée nationale, Paris, Belin, 10 décembre 1789, 52 pages; *Lettre aux philanthropes sur les malheurs, les droits et les réclamations des gens de couleur*, Paris, Belin, octobre 1790, 21 pages; *Lettre aux citoyens de couleur et Nègres libres de Saint-Domingue et des autres îles françaises de l'Amérique*, par M. Grégoire, député à l'Assemblée nationale, évêque du département de Loir-et-Cher, Paris, Imprimerie du Patriote français, 8 juin 1791, 15 pages.»

Ce concours, organisé dès 1837, après sa mort, par Béranger,⁶ portera en 1839-1840 sur la question suivante: «Quels seraient les moyens d'extirper le préjugé injuste et barbare des blancs, contre la couleur des Africains et des sang-mêlés?», et sera remporté par S. Lissant,⁷ un Haïtien. Ce dernier écrira d'ailleurs dans la préface de son essai: «Ce n'est point comme nègre, mais comme homme, comme appartenant à la grande famille humaine, que j'ai examiné la question des préjugés de couleur» (Schoelcher/Lissant 2001 : XIII).

Il faut aussi ajouter que Victor Schoelcher obtient la mention honorable en 1838 «en raison de ses recherches pour démontrer l'égalité intellectuelle entre les Noirs et les Blancs», ce qui, selon les membres du jury «forme le complément du curieux ouvrage de M. Grégoire lui-même sur cet objet», mais, il n'obtient pas le prix car il ne répond pas directement à la question posée. Il se représentera et revendiquera «l'abolition immédiate de l'esclavage».⁸ Il aura de nouveau une mention et sera publié⁹ en même temps que Lissant, car les membres du jury trouvent que ces deux mémoires sont «complémentaires» (Girollet 2001 : 11-12). Schoelcher continuera son combat pour l'abolition,

6 Anne Girollet (2001 : 10) présente: «Béranger, l'un des fondateurs de la société française pour l'abolition de l'esclavage (SFAE) et pair de France». En 1838, «les mémoires sont examinés par une commission composée de Béranger, Lamartine, Carnot, Dufau et Laîné de Villevêque»; en 1839, par «Lamartine, LaRochefoucault-Liancourt, Carnot, Laîné de Villevêque, Dufau et Montrol».

7 D'Alaux (1852c : 1085) écrit à propos de cet auteur: «Il me reste à mentionner un écrivain qui résume assez bien en lui les progrès et les aptitudes de la littérature jaune, un écrivain qu'aucune inexpérience de forme ne rattache à ses devanciers, et qui, s'il ne signait pas Lissant [d'Haïti], se classerait honorablement parmi les bons publicistes européens.»

8 Philippe Vigier (1995 : 288-289) note que «c'est sous la monarchie de juillet que le libérateur des esclaves a commencé son combat, à la suite de deux voyages effectués en 1829-1830 et en 1840-1841 dans le Sud des États-Unis et, surtout, dans la région des Caraïbes – Cuba, Jamaïque, Antilles françaises et britanniques –. La condition des esclaves noirs qu'il a pu constater *de visu* l'incite à se prononcer, dès 1833, pour l'abolition de l'esclavage; [...] à partir de 1842 pour "l'abolition immédiate de l'esclavage"». Cet auteur ajoute, dans une note de bas de page, que pour tout ceci il faut se reporter au *Victor Schoelcher* de Nelly Schmidt, publié chez Fayard en 1994, ainsi qu'à sa thèse de doctorat d'Etat sur *Victor Schoelcher et le processus de destruction du système esclavagiste aux Caraïbes au XIXe siècle*, soutenue en mars 1991.

9 Selon Anne Girollet (2001 : 30), cette publication relance encore plus le débat «au sein du milieu abolitionniste et devant les assemblées législatives».

effectuera de nombreux voyages dans les îles et sera l'artisan du vote définitif mettant fin à l'esclavage sur les territoires français, en 1848.

Ce contexte politique est important car, dans le même temps, les théories scientifiques sur la classification des peuples et l'inégalité des races, ainsi que les débuts de l'anthropologie physique,¹⁰ et notamment les gravures sur l'évolution de la forme du crâne, du singe à l'homme, favorisent, plus que jamais, les interprétations polygénistes racistes. Dans la *Revue des Deux Mondes*, on trouve du reste des comptes rendus d'expéditions justifiant les missions civilisatrices de la colonisation. C'est d'ailleurs en 1853-1855 que Gobineau publie son *Essai sur l'inégalité des races humaines*.

2. Contexte intellectuel

L'abolitionnisme touche tous les courants politiques. Ainsi, Francis Arzalier, qui traite des «mutations de l'idéologie coloniale en France avant 1848: de l'esclavagisme à l'abolitionnisme», relève que:

L'abolitionnisme est aussi durant la monarchie de juillet d'inspiration chrétienne, voire catholique; la nébuleuse abolitionniste regroupe des hommes de gauche comme Ledru Rollin et Béranger, ces «centristes» que sont Lamartine ou Tocqueville, des modérés orléanistes comme Barrot, La Fayette, Molé ou Achille de Broglie, et l'ultramontain Montalembert.

[...] Dans la France de Louis-Philippe, [...] de nombreuses œuvres romanesques, théâtrales, picturales, récusent l'esclavage, en incident de discours, au fil d'un récit et des personnages, au détour d'une phrase.¹¹

Cet antiesclavagisme «inclus», et ses ambiguïtés, se retrouve chez Alexandre Dumas, auteur prolifique et à succès. Malgré, ou à cause de son ascendance haïtienne, Dumas n'est pas un militant de l'abolitionnisme. Son œuvre fourmille cependant d'incidences liées aux questions coloniales. [...] Dumas dit plus clairement encore son opposition à la traite et à l'esclavage dans *Capitaine Pamphile* en 1838, et dans *Georges* en 1843, qui révèle les conditions de son héritage mulâtre (Arzalier 1995 : 304-307).

10 La *Revue des Deux Mondes* d'octobre 1846 présente parmi «les sociétés savantes et littéraires» la Société ethnologique, qui date de 1839, et qui, dans un article, déclare que le but de ses travaux est de «recueillir, coordonner et publier les observations propres à faire connaître les différentes races d'hommes qui sont ou qui ont été répandues sur la terre» (Louandre 1846 : 523).

11 Arzalier (1995 : 305) cite dans les notes 37, 38 et 39: *Stello* d'Alfred de Vigny, 1832; *Voyage à Tombouctou de 1824 à 1828* de René Caillé, 1830; et *Atar-Gull* d'Eugène Sue, 1831.

Cette présence dans les œuvres de la récusation de l'esclavage et des barrières qu'il dresse entre les individus est aussi étudiée par Gérard Gengembre, qui écrit:

La figure du Noir est bien présente dans la littérature de l'époque romantique. Par rapport aux modalités de son traitement romanesque au XVIII^e siècle, on soulignera que s'approfondit le thème de la différence, des drames qu'elle entraîne et des barrières qu'elle dresse entre les êtres (Gengembre 1995 : 309).

Il illustre ses propos en citant *Ourika*, roman de Mme de Duras, *Le Nègre* du jeune Balzac,

mélodrame en trois actes, refusé par le théâtre de la Gaîté en 1823, le comité de lecture ayant jugé la donnée «trop hasardée, trop dangereuse même». Il s'agit de l'amour d'un Noir pour une Blanche [...] Esclave, il souhaite l'être dans l'amour [...] Jaloux, humilié, il la blesse d'un coup de poignard, et se tue ensuite (Gengembre 1995 : 310).

Il cite encore *Georges*, d'Alexandre Dumas, publié en 1843. Mais Gengembre constate que cette mise en scène de l'esclave ne signifie pas pour autant que l'on évacue les préjugés qui l'ont réduit à cet état. Aussi ajoute-t-il:

Accordant une place centrale à l'exclu, le romantisme rencontre le Noir, expose le drame de sa différence aliénante, dévoile cette zone d'ombre de la conscience humaine, met en scène le clivage qui fracture l'humanité. Pourtant, il ne lui confère pas un potentiel aussi puissant que celui dont dispose le bandit romantique, dénonciateur de l'ordre social (Gengembre 1995 : 311).

Par contre, selon lui, les deux textes les plus représentatifs «de l'esclave révolté, incarnant un idéal de liberté, militant de la dignité humaine, prenant la Révolution au mot» (311-312), sont: *Bug Jargal*,¹² premier roman de Victor Hugo, et le *Toussaint Louverture* de Lamartine, «drame en cinq actes et en vers créé à Paris au théâtre de la Porte Saint-Martin, le 6 avril 1850, et publié à Paris chez Michel Lévy la même année» (313). Toutefois, Gengembre ne prétend pas d'avoir fait une compilation exhaustive, puisqu'il ajoute dans une note de bas de page: «Nous nous limitons ici à des textes assez connus pour être considérés comme représentatifs, sans pour autant en épuiser la liste. [...] Un inventaire plus systématique reste à faire» (Gengembre

12 Victor Hugo écrit ce roman en 1819, puis en reprend l'écriture en 1826 pour le publier.

1995 : 309). Voici donc le contexte intellectuel dans lequel s'insèrent la *Revue des Deux Mondes* et conséquemment les chroniques de D'Alaux.

3. D'Alaux et la littérature jaune

Nul doute en effet que D'Alaux va s'appuyer sur ce contexte socio-politique et intellectuel, et sur le fait que, d'une part, la *Revue des Deux Mondes* se donne comme mission de ne publier que des textes objectifs; d'autre part, que Montégut, autre rédacteur de la revue, cite comme exemple de bon littérateur Voltaire et déclare:

On pourrait définir l'homme de lettres, un homme qui, ayant rejeté loin de lui tout intérêt égoïste, se propose de dire la vérité à ses concitoyens, et qui fait sa profession de la recherche de la vérité, afin d'être moins intéressé à la fausser (Montégut 1851 : 105),

pour s'affirmer objectif dans la présentation qu'il fera d'Haïti au lendemain de son indépendance.

Mais peut-on vraiment être objectif? Ne sommes-nous pas empreint de l'idéologie qui domine notre époque et de tous les préjugés qui circulent et qui sont tenaces? D'Alaux semble un bon exemple, en la matière, de ce caractère inconscient des contradictions qui nous animent, lorsqu'il écrit, au début de ses chroniques qui commencent par «L'Empereur Soulouque et son Empire», en décembre 1850:

Je n'admets pas, par exemple, avec quelques négrophiles maladroits, que l'angle facial soit la mesure des devoirs humains et qu'un nez épaté excuse certaines abominations; mais, bien loin de conclure aussi de ces abominations l'infériorité originelle de la race noire, j'y vois la preuve de sa liberté morale, c'est-à-dire de sa perfectibilité (D'Alaux 1850a : 774).

Qu'est-ce donc que cette «liberté morale» équivalente à de «la perfectibilité»? Est-ce le pouvoir de partir des atrocités des colons et des crimes de la Révolution pour instaurer un autre cadre de vie?

3.1 La littérature jaune

Selon D'Alaux, la littérature jaune est la littérature écrite de «la classe de couleur». Elle se diviserait en trois parties: «la littérature des mœurs», «la poésie», et «l'histoire». À propos de cette dernière partie, il déclare:

Nous voici à la principale branche de la littérature haïtienne, à celle qui, tout à la fois, a le plus produit et promet le plus: l'histoire [...] qui est pour le moment le seul véhicule possible de la littérature haïtienne, [et qui] pourrait en devenir aussi la plus complète concentration (D'Alaux 1852c : 1077).

D'Alaux ne donne que très peu d'extraits de cette littérature, car il dit en avoir trouvé très peu. Pour expliquer ce fait, il donne deux explications; d'abord, dans une note de bas de page, il explique:

Après chaque réaction, les livres et les journaux du parti vaincu disparaissent comme par enchantement, soit par le fait des détenteurs, qui craignent de se compromettre, soit par le fait des écrivains eux-mêmes, qui veulent prendre leurs précautions contre l'accusation éventuelle de palinodie (D'Alaux 1852c : 1082).

Puis, il exprime également l'idée que c'est faute de moyens financiers que certains écrivains ne peuvent pas se faire imprimer (D'Alaux 1852c : 1077).

3.2 *Dupré et la littérature de mœurs*

Pourquoi Dupré? Nous avons retenu de ne présenter que Dupré, car selon D'Alaux:

Mérite doublement rare et pour l'époque et chez un homme dont l'esprit était saturé de tragédie française, Dupré est, avant tout, Haïtien; drame ou comédie, ses pièces sont exclusivement consacrées aux événements ou aux caractères nationaux (D'Alaux 1852b : 943).

C'est un auteur «à la verve satirique», qui n'épargne guère Christophe. Et en cela on peut le considérer comme celui qui annonce toute une série d'écrivains de la fin du XIX^e siècle à nos jours.

Afin d'introduire son œuvre, D'Alaux présente d'abord un résumé d'une de ses comédies de mœurs, puis une épigramme, deux strophes d'un chant populaire et un poème:

Dupré [...] a composé sept ou huit pièces, toutes jouées, et par lui-même, avec un succès fou; mais, soit pauvreté, soit insouciance, il n'en a fait imprimer aucune, et, par un superstitieux caprice de piété conjugale, sa veuve (il a péri dans un duel) refuse obstinément d'en livrer le seul manuscrit connu. Le peu qu'il m'a été possible d'en ressaisir dans la tradition orale laisse cependant entrevoir les traits caractéristiques de ce talent inédit. [...]

La plus estimée de ses comédies a pour sujet la lutte persistante des vieilles mœurs coloniales contre le puritanisme relatif créé par la liberté. Un négociant anglais, frais débarqué, demande en *placement*, c'est le mot

reçu, une jeune fille. L'éducation, la pudeur, l'amour, défendent celle-ci, qui a déjà donné sa foi à un jeune homme du pays, et la mère ou l'aïeule, contemporaine d'une époque où les filles de couleur tiraient plus vanité de devenir la maîtresse d'un Blanc que la femme d'un Noir ou d'un Jaune, va au devant des désirs de l'Européen.

Livrez cette situation à un esprit vulgaire, [...] la comédie devient alors un lourd mélodrame. Dupré n'en a eu garde. Cet acheteur de filles, qui pourrait être si aisément odieux, est tout simplement ridicule; l'auteur force même à dessein cette nuance en le faisant s'exprimer dans un intraduisible baragouin anglo-créole qui donne lieu aux coqs-à-l'âne les plus plaisants. Cette mère entremetteuse frisait de bien près l'horrible, et elle se sauve à force de réalisme grossier et naïf. [...] Il n'entre pas véritablement dans sa tête qu'une fille bien née puisse repousser les flatteuses avances du "capitaine" [...] "Ma fille, c'est capitaine! ma fille, c'est madère!!! ma fille, c'est jambon!!!". Voilà dans leur caractéristique crescendo, ses arguments décisifs. Cette mère est évidemment moins dépravée que gourmande.

Ainsi se dessinent, chacun avec son comique propre, c'est-à-dire avec le seul côté qui les différencie, deux types qui semblaient condamnés à faire double emploi dans l'odieux. C'est là du bien gros rire, j'en conviens; mais [...] Dupré imitait ou devinait Molière, qui, souvent engagé dans des données tout aussi brutales [...] ne dédaigne pas d'en sortir par l'issue de la bouffonnerie. [...] Qu'il y ait dans cette trouvaille plus de hasard que de calcul, je suis disposé à le croire; mais il n'y a que les comiques de bonne race pour tomber dans ces hasards-là. Dupré savait-il faire ces personnages aussi bien qu'il les posait ? [...] J'ai cru cependant entrevoir dans la même pièce une scène à la Beaumarchais, moitié rire, moitié larmes (D'Alaux 1852b : 943-944).

On peut aussi imaginer que cet écrit a été retenu par D'Alaux puisqu'il est à rapprocher de ce que dit L'Instant à propos du préjugé de couleurs qui va jusqu'à pervertir les mœurs.

Les femmes de couleur qui jusque-là s'étaient fait remarquer par leur moralité, se livrèrent bientôt sans scrupule au libertinage le plus honteux. Elles dédaignèrent l'alliance honnête d'un homme de couleur, pour être les concubins d'un blanc, qui n'aurait point voulu faire son épouse de l'une d'elles [...] La dépravation s'accrut en raison directe de l'intensité des préjugés (Schoelcher/L'Instant 2001 : 55-56).

Mais revenons à cette comédie. D'Alaux parle de «puritanisme relatif créé par la liberté». Est-ce un sarcasme contre la présence des Anglais, qualifiés, par ailleurs «d'acheteur[s] de filles», ce qui renvoie au «négrier» «odieux»? Sarcasme renforcé par le fait que le statut de capitaine du soupirant est lié à deux produits d'importation, le madère et le

jambon?¹³ On pourrait le croire puisque c'est un Anglais qui sera ridiculisé dans cette pièce. Parallèlement, l'auteur semble disculper l'attitude de la mère, qu'il qualifie pourtant d'«entremetteuse» car son comportement est justifiée par un «réalisme grossier et naïf», lié à la gourmandise, tout en s'opposant à l'attitude de la fille «bien née». Qu'est-ce donc qu'une jeune fille «bien née»? Ne s'agit-il pas plutôt d'un qualificatif ironique, s'opposant au qualificatif «dépravée» attribué à la mère? Par ailleurs, qu'est-ce donc que ce «baragouin anglo-créole»? Est-ce un clin d'œil facétieux à cette tentative faite par Henri Christophe pour imposer l'anglais à la place du français?

Ce qui est sûr, c'est que tout contribue à faire de cette pièce une comédie qui ne peut que déclencher le rire, un peu à la manière des comédies de Molière, comme D'Alaux lui-même l'écrit. Pourtant, dans la deuxième partie de sa chronique sur la littérature jaune, parue dans le volume XVI de la revue, il dit à propos de la littérature de mœurs, à croire qu'il a oublié ce qu'il a écrit dans le volume XV:

Cette littérature a de nombreux obstacles à vaincre pour se faire jour en Haïti, et le principal de tous, c'est la proximité et l'abondance même des matériaux qui lui sont offerts. Dans ce pénible travail de fusion qui met, depuis un demi-siècle, aux prises la minorité presque française des sang-mêlés avec la prépondérance numérique des Africains, et les réminiscences nègres de ceux-ci avec d'incessantes et naïves contrefaçons de la civilisation européenne, tout doit être excentrique et fortement accentué. [...] Si Dupré a nettement dessiné dans ses comédies certains ridicules nationaux, c'est que, contemporain de la domination française, il trouvait dans sa mémoire les oppositions morales propres à les faire ressortir. Soit instinct, soit calcul, le comique haïtien a même presque toujours soin de placer ces contrastes révélateurs sous les yeux de son public (D'Alaux 1852c : 1048-1049).

La facétie est-elle un privilège français? Pourquoi ne pas reconnaître la créativité de cet auteur? Nous voici, une fois de plus, face à cette ambiguïté de D'Alaux qui ne peut s'empêcher de ne voir chez l'Haïtien qu'un imitateur. Certes, on peut imaginer que le modèle auquel il se réfère est français, puisque c'est celui qui a toujours été présenté comme la «norme», le «modèle», mais la facétie est-elle réservée exclusivement aux Français? D'Alaux ne dit-il pas aussi:

13 Dans une note de bas de page, D'Alaux (1851 : 349) écrit: «ce pays, le plus riche du monde, en est réduit à faire venir de l'étranger la plupart des objets de première nécessité, tels que la farine, les viandes et poissons salés, le savon et tous les articles d'habillement».

Le journalisme [...] a produit [...] la littérature de feuilleton, qui, après de stériles tâtonnements dans le domaine de l'imitation française, a fini par se rejeter dans celui des mœurs locales. Ce qui a été essayé en ce genre prouve suffisamment que la verve et l'observation comiques n'ont pas disparu d'Haïti avec Dupré, et aujourd'hui que le journalisme haïtien a dû, à son tour, s'effacer devant les bannissements et les fusillades, le théâtre est le seul débouché possible. Faut-il des poètes? Le feuilleton en a fait surgir par douzaines, et quelques-uns ont déjà sur Dupré cet avantage de pouvoir être acceptés pour leur mérite absolu (D'Alaux 1852b : 967).

Quoi qu'il en soit, cette comédie n'en reste pas moins un exemple de ce que Serge Gruzinski (1988) appelle la «sexualisation», qui permet de dominer l'autre à travers des relations ambiguës et complexes. Et peut-être est-ce cela qui dérange?

3.3 Dupré et la poésie

L'épigramme retenue «détéint comme un lointain reflet du faire des contes de La Fontaine», selon D'Alaux. Mais qu'en est-il?

Zagot, jeune et gentille, avait plusieurs amans;
L'humain, le bon Christophe était de ses galans.
 Bientôt elle est enceinte et ne sait pour quel père;
 L'enfant naît, mais plus laid, plus méchant que Cerbère.
 Ses yeux creux et hagards, son corps velu, hideux,
 Annonçaient que bientôt il serait dangereux.
 La grand-mère en pleurs disait à la famille
 Que sans doute le diable avait forcé sa fille,
 Elle aspergeait l'enfant et s'écriait: Zagot!
 Dis-nous, de par saint Jean, qui t'a fait ce magot?
 Avec naïveté, Zagot répond: Ma mère,
 Je crois que *monseigneur* en doit être le père
 (D'Alaux 1852b : 946).

Certes, cette épigramme satirique relève du style français du XVIII^e siècle, avec:

- Le prénom Zagot, qui est conforme aux prénoms qui apparaissent dans les textes de cette époque pour désigner les personnes de couleur.
- La tournure satirique dans les antiphrases sur les qualités attribuées à Christophe.
- La référence mythologique avec Cerbère qui peut être considéré comme l'antonimase désignant le cruel Christophe (Tessonneau sous presse).

De plus, la présence des portraits psychologiques, spécificité du monde occidental, rend le calque de l'ironie et de la satire du français des XVIII^e-XIX^e siècles encore plus prégnant. Ce trait de style humoristique sied bien au sujet, puisqu'il s'agit de dénoncer un comportement par une voie détournée. Mais on peut aussi penser que ce choix est comme une objection faite à Schoelcher. En effet, dans son texte, Schoelcher cite parmi les grands hommes Henri Christophe, en ces termes: «Nous ne disons pas que tous les Nègres sont des hommes de génie, comme Christophe ou Toussaint Louverture» (Schoelcher/Linsistant 2001 : 296). Or, ce qui reste dans la mémoire, c'est plutôt le côté sanguinaire de Christophe, ce que D'Alaux n'a pas déjà manqué de présenter dans les articles consacrés à «L'Empereur Soulouque et son Empire» (1850-1851). On peut donc penser qu'une fois de plus le choix de ce poème n'est pas un pur hasard comme il voudrait le faire croire.

D'Alaux donne encore comme exemple du style de Dupré la première et la dernière strophe de l'un de ses chants populaires:

Le Dernier Soupir de l'Haïtien

Soleil, dieu de mes ancêtres,
 Ô toi de qui la chaleur
 Fait exister tous les êtres
 Ouvrage du Créateur!
 Près de finir ma carrière,
 Que ton auguste clarté
 Éclaire encor ma paupière
 Pour chanter la liberté!
 Haïti, mère chérie,
 Reçois mes derniers adieux;
 Que l'amour de la patrie
 Enflamme tous nos neveux,
 Et si jamais sur tes rives
 Se remontrent nos tyrans,
 Que leurs hordes fugitives
 Servent d'engrais à nos champs!
 (D'Alaux 1852b : 946-947).

Ce chant, dont l'implication politique ne peut être niée, semble s'inspirer non seulement des classiques, mais aussi des récits des fêtes révolutionnaires qui exaltent la patrie, la liberté. Toutefois, on y trouve aussi un certain accent romantique. Dans la deuxième strophe, on trouve, d'une certaine façon, «l'allégorisation d'une entité natio-

nale conçue comme une personne féminine», dont parle Claude-Gilbert Dubois, à propos de «l'imaginaire des nations» et qu'il présente en ces termes:

L'emblématique républicaine [qui] a repris, par certains côtés, les dépouilles de la France d'Ancien Régime pour en rénover le sens. La République est femme, elle entraîne ses enfants au combat dans les phases révolutionnaires et post-révolutionnaires du XIX^e siècle (Dubois 1991 : 26).

Par ailleurs, cette deuxième strophe surtout garde une lointaine parenté avec la Marseillaise. D'Alaux dira de ces extraits: «L'on ne peut méconnaître, à travers les imperfections de l'inexpérience et les lieux communs du temps, certain lyrisme d'assez puissante allure» (1852b : 946). Cette boutade de D'Alaux concerne aussi cette strophe extraite de l'«Hymne à la patrie»:

Le grand auteur de la nature
Créa l'homme pour le bonheur;
L'homme, bientôt, cruel, parjure,
Brisa l'œuvre de son auteur.
La terre en proie à l'esclavage,
La liberté n'eut plus d'autel;
Mais Haïti venge l'outrage
Que l'homme fit à l'Éternel!
Honneur et gloire à la patrie!
Des rois bravons l'iniquité,
Et s'il nous faut perdre la vie,
Ah! mourons pour la liberté!
(D'Alaux 1852b : 947).

En effet, dans cet hymne, nous retrouvons, de façon plus flagrante encore, tous les symboles des fêtes révolutionnaires: l'éloge de la Nature, l'autel de la Patrie et la République, les mots écrits, selon Florence Gauthier, sur la bannière de la députation des citoyens de couleur, lorsqu'elle fut reçue par la commune de Paris le 6 juin, c'est-à-dire: «Droits de l'homme et du citoyen de couleur. Vivre libres ou mourir» (Gauthier 1995 : 202).

Certes, il semble bien que tous ces extraits ne puissent être décodés, analysés, étudiés du point de vue stylistique ou poétique, qu'en référence à l'histoire de la langue française aux XVII^e et XVIII^e siècles, car n'oublions pas qu'en France aussi la parodie est très utilisée. Toutefois, du point de vue sémiologique, ces vers réfèrent à l'Histoire. Ils sonnent comme un écho aux fêtes révolutionnaires et de l'abolition

de l'esclavage, à la manière dont elles se déroulent en l'an II, fêtes qu'évoque Jean-Claude Halpern (1995 : 196) dans ces lignes: «Le cortège multiplie les allégories: il est fortement marqué par les figurations féminines et maternelles de l'Égalité, de la Nature et de l'Abondance.» Halpern cite d'ailleurs, pour appuyer ses dires, un extrait de discours d'un orateur de Pontgibaud (Puy-de-Dôme):

Vous êtes libres, braves Américains! Ô mer, ô vaste océan! Pourquoi nous priver du doux plaisir d'embrasser nos frères, de les presser contre notre cœur, de les porter en triomphe entre nos bras, d'aller sur les plages sauvages, qu'ils habitent, planter avec eux l'arbre de la liberté, l'arroser ensemble d'une libation fraternelle, l'orner des étendards sanglants arrachés au fanatisme, y suspendre les dépouilles de la tyrannie, y former de tous les infâmes instrumens de l'esclavage le plus glorieux des trophées (Halpern 1995 : 197).

Ainsi semble-t-il bien que si, comme D'Alaux l'écrit, cette littérature jaune copie, emprunte ses thèmes à la littérature française elle s'en détache toutefois assez vite.

4. Pour conclure

Selon Genette:

Au-dessous des grands genres narratifs et dramatiques, c'est une poussière de petites formes, dont l'infériorité ou l'absence de statut poétique tient un peu à l'exigüité réelle de leurs dimensions et supposée de leur objet, et beaucoup à l'exclusive séculaire jetée sur tout ce qui n'est pas «imitation d'hommes agissants». L'ode, l'élégie, le sonnet, etc., n'«imitent» aucune action puisqu'en principe ils ne font qu'énoncer, comme un discours ou une prière, les idées ou les sentiments, réels ou fictifs, de leur auteur (Genette 1979 : 33).

Or, les extraits de Dupré correspondent bien à cela. Mais il y a plus, ces extraits indiquent une créativité, une verve qui n'a rien à envier aux Français. De fait, toute cette production ne se trouve pas simplement à l'interface de l'oral et de l'écrit ou du créole et du français mais à l'interface de deux mondes: l'Afrique et la France, qui ont déjà commencé à se mêler, et ces textes sont le reflet de l'imaginaire qui en a résulté. D'ailleurs, D'Alaux ne peut ignorer cette créativité puisqu'il écrit, dans la partie qu'il intitule «Les mœurs et la littérature Nègre»:

[...] la plupart de ceux-là prodiguent beaucoup plus les métaphores que l'orthographe; mais, ne serait-ce que par leur spontanéité, ces résultats dénotent une véritable aptitude intellectuelle, qui n'en est même pas à faire ses preuves. Là où le reflet de notre civilisation est venu accidentel-

lement la féconder, il s'est produit de très sérieux talents d'écrivains auxquels on peut reprocher une tendance trop servile vers l'imitation française, mais qui, en se repliant tôt ou tard vers le génie national, y trouveront de nombreuses conditions d'originalité; car il y a ici un génie national, toute une littérature rêvée, chantée, dansée, contée, qui n'attend peut-être que sa formule écrite pour devenir un des plus curieux chapitres de l'histoire des idées et des races (D'Alaux 1852a : 764).

Il faut, en outre, noter à ce propos que c'est après cette présentation que D'Alaux écrira ses chroniques I et II sur «La littérature jaune». La chronique II débutera comme suit: «[...] les comédies patriotiques et satiriques de Dupré [...] ne nous ont fait connaître qu'un des moindres aspects du mouvement intellectuel d'Haïti» (D'Alaux 1852c : 1048). Puis il invitera les littérateurs jaunes à s'inspirer de «la littérature nègre», et à redemander à ces «sources encore ouvertes de la tradition orale les fugitives saillies de l'imagination et de l'improvisation gallo-mandingues» (D'Alaux 1852a : 794). De fait, on peut dire que dans ces dernières lignes, D'Alaux avait déjà la vision de la littérature haïtienne que nous connaissons de nos jours; qu'il annonce Price-Mars qui, lui aussi, invitera ses compatriotes à puiser dans leur terroir et leurs traditions.

Pour conclure: Qu'est-ce que la littérature? N'est-ce pas un fait social, culturel, historiquement marqué? Il me semble que, comme le dit Lucien Goldman (1962 : 64), l'on n'écrit pas par hasard, certains textes:

Les œuvres littéraires valables naissent toujours du besoin d'exprimer des problèmes réels et des réalités essentielles aussi bien pour l'écrivain que pour le groupe social dont il exprime les structures mentales et les perspectives.

Aussi D'Alaux, tout en étant marqué par l'idéologie raciste de son époque, a tout de même pu nous montrer, avec ses contradictions, le contexte dans lequel les premiers écrivains haïtiens ont écrit.

Bibliographie

- Arzalier, Francis (1995) : «Les mutations de l'idéologie coloniale en France avant 1848: de l'esclavagisme à l'abolitionnisme». Dans: Dorigny, Marcel: *Les abolitions de l'esclavage: de L. F. Sonthonax à V. Schoelcher. 1793-1794-1848. Actes du colloque international tenu à l'Université de Paris VIII, les 3, 4 et 5 février 1994*. Saint-Denis/Paris: Presses Universitaires de Vincennes et UNESCO, pp. 299-308.

- Astier Loutfi, Martine (1971) : *Littérature et colonialisme. L'expansion coloniale vue dans la littérature romanesque française, 1871-1914*. Paris/La Haye: Mouton.
- D'Alaux, Gustave (1850a) : «L'Empereur Soulouque et son Empire», Première partie. Dans: *Revue des Deux Mondes*, Nouvelle période, VIII, 1^{er} décembre, pp. 773-807.
- (1850b) : «L'Empereur Soulouque et son Empire», Deuxième partie. Dans: *Revue des Deux Mondes*, Nouvelle période, VIII, 15 décembre, pp. 1040-1065.
- (1851) : «L'Empereur Soulouque et son Empire», Troisième partie. Dans: *Revue des Deux Mondes*, Nouvelle période, IX, janvier, pp. 321-355.
- (1852a) : «Les mœurs et la littérature Nègres». Dans: *Revue des Deux Mondes*, Nouvelle période, XIV, 15 mai, pp. 762-794.
- (1852b) : «La littérature Jaune». Dans: *Revue des Deux Mondes*, Nouvelle période, XV, 1^{er} septembre, pp. 938-967.
- (1852c) : «La littérature Jaune, dernière partie». Dans: *Revue des Deux Mondes*, Nouvelle période, XVI, 1^{er} décembre, pp. 1048-1085.
- Dorigny, Marcel (dir.) (1995) : *Les abolitions de l'esclavage: de L. F. Sonthonax à V. Schoelcher. 1793-1794-1848. Actes du colloque international tenu à l'Université de Paris VIII, les 3, 4 et 5 février 1994*. Saint-Denis/Paris: Presses Universitaires de Vincennes et UNESCO.
- Dubois, Claude-Gilbert (1991) : «Qu'est-ce qu'une nation? Conscience d'identité et respect de l'altérité». Dans: Dubois, Claude-Gilbert (dir.): *L'imaginaire de la Nation (1792-1992), Colloque européen de Bordeaux*. Bordeaux: Presses Universitaires de Bordeaux, p. 19-32.
- Gauthier, Florence (1995) : «Le rôle de la députation de Saint Domingue dans l'abolition de l'esclavage». Dans: Dorigny, Marcel: *Les abolitions de l'esclavage: de L. F. Sonthonax à V. Schoelcher. 1793-1794-1848. Actes du colloque international tenu à l'Université de Paris VIII, les 3, 4 et 5 février 1994*. Saint-Denis/Paris: Presses Universitaires de Vincennes et UNESCO, pp. 199-211.
- Genette, Gérard (1979) : *Introduction à l'architexte*. Paris: Éditions du Seuil.
- Gengembre Gérard (1995) : «De Bug Jargal à Toussaint Louverture: le romantisme et l'esclave révolté». Dans: Dorigny, Marcel: *Les abolitions de l'esclavage: de L. F. Sonthonax à V. Schoelcher. 1793-1794-1848. Actes du colloque international tenu à l'Université de Paris VIII, les 3, 4 et 5 février 1994*. Saint-Denis/Paris: Presses Universitaires de Vincennes et UNESCO, pp. 309-316.
- Girollet, Anne (2001) : «Préface». Dans: Schoelcher, Victor/Linstant, S.: *Contre le préjugé de couleur. Le legs de l'abbé Grégoire*. Paris: Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, pp. 7-30.
- Goldman, Lucien (1962) : «Sociologie du roman». Dans: *Cahiers Internationaux de Sociologie*, XXXII, pp. 61-72.
- Gruzinski, Serge (1988) : *La colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique espagnol, XVI^e - XVIII^e siècle*. Paris: Gallimard.
- Halpern, Jean-Claude (1995) : «Les fêtes révolutionnaires et l'abolition de l'esclavage en l'an II». Dans: Dorigny, Marcel: *Les abolitions de l'esclavage: de L. F. Sonthonax à V. Schoelcher. 1793-1794-1848. Actes du colloque international tenu à*

- l'Université de Paris VIII, les 3, 4 et 5 février 1994*. Saint-Denis/Paris: Presses Universitaires de Vincennes et UNESCO, pp. 187-198.
- Hoffmann, Léon-François (1995) : *Littérature d'Haïti*. Vanves: EDICEF.
- Louandre, Charles (1846) : «De l'Association Littéraire et Scientifique en France. I. Les Sociétés Savantes et Littéraires de Paris». Dans: *Revue des Deux Mondes*, Nouvelle série, VI, décembre, pp. 513-537.
- Montégut, Émile (1851) : «De la vie littéraire depuis la fin du XVIII^e siècle». Dans: *Revue des Deux Mondes*, Nouvelle période, X, mars, pp. 101-125.
- Schoelcher, Victor/Linstant, S. (2001) : *Contre le préjugé de couleur. Le legs de l'abbé Grégoire*. Paris: Comité des Travaux Historiques et Scientifiques.
- Tessonneau, Alex-Louise (sous presse) : «Gustave d'Alaux et la littérature haïtienne au XIX^e siècle». Dans: *Actes du VIII^e colloque international «Langue littéraire et changements linguistiques (XVI^e-XX^e siècles)»*, du Groupe d'Étude en Histoire de la Langue Française, 4, 5, 6 décembre 2003. Paris: Presses Universitaires de France.
- Vigier, Philippe (1995) : «La reconstitution du mouvement abolitionniste français sous la monarchie de juillet». Dans : Dorigny, Marcel: *Les abolitions de l'esclavage: de L. F. Sonthonax à V. Schoelcher. 1793-1794-1848. Actes du colloque international tenu à l'Université de Paris VIII, les 3, 4 et 5 février 1994*. Saint-Denis/Paris: Presses Universitaires de Vincennes et UNESCO, pp. 285-291.